



HAL
open science

Pour une approche complexe de la nature sociale de la langue. Discussion

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. Pour une approche complexe de la nature sociale de la langue. Discussion. Cahiers de sociolinguistique, 2003, pp.189-207. hal-02507401

HAL Id: hal-02507401

<https://hal.science/hal-02507401>

Submitted on 13 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une approche complexe de la nature sociale de la langue

Jean-Michel Eloy

Discussion

Claudine Moïse

J'ai toujours aimé le travail de Jean-Michel Eloy, et avant même d'avoir lu attentivement son texte, je savais que j'aurais envie de lui répondre. Mon intuition était juste.

On peut voir sa réflexion comme une façon de revisiter certaines notions sociolinguistiques. Il affirme sa volonté de poser des postulats qui nous permettraient de travailler à partir de vérités communes. Et c'est là une ambition tout à fait honorable et utile. En même temps, son texte est traversé par des formulations qui laissent percer quelque crainte à lâcher nos modèles de références, ceux de l'ordre et de la norme par exemple. Comme s'il n'était pas si aisé de se défaire de nos constructions mentales pour dire nos chemins de traverse.

De quelques principes et de l'ordre

Jean-Michel Eloy pose dès le début de son texte quelques principes, avec lesquels je suis d'accord même s'ils me semblent être orientés vers une certaine vision de la sociolinguistique, qui chercherait à reproduire des schémas " rassurants " d'une construction de notre discipline.

Je retiendrai d'abord les principes fondamentaux suivants donnés par l'auteur : 1) *L'impossibilité de faire de la sociolinguistique une science déterministe, prédictible*. Je suis bien d'accord mais dans le sens aussi où il s'agit plus, pour nous, de discuter le modèle dominant donné par la linguistique que de chercher un nouvel ordre. 2) *Adopter l' " organisation chaotique " plutôt que le " chaos " puisque toute recherche vise un ordre, une organisation*. Oui encore, mais garder la notion d'organisation alors qu'on pourrait justement affirmer d'abord la difficulté à trouver de l'ordre dans les phénomènes langagiers est, me semble-t-il, le signe d'une peur de la perte et du non saisissable. 3) *Considérer la variation comme inhérente aux langues*. Même si Jean-Michel Eloy intègre dans ce troisième postulat la dimension du sujet parlant, s'il pose comme essentielle (et on sera tous d'accord) la variété, il me semble mener, malgré tout, un plaidoyer pour une sociolinguistique qui serait avant tout celle à tendance variationniste.

La crainte du non maîtrisable parcourt son texte. Quand il pose la question de savoir si *une linguistique explicative peut rester purement linguistique*. À mon sens, cette question ne se pose pas, il faut se donner tous les moyens hors champ – en sortant de la description du système – pour expliquer les phénomènes langagiers. Et on sent alors le reproche que l'on pourrait se faire à nous-mêmes, celui d'accepter – alors qu'il nous faut le revendiquer comme richesse et valeur – que notre science soit *un agrégat de domaines faiblement cohérents* (p. 52). Cette critique serait à retourner pour montrer qu'une science se construit aussi à travers ses tâtonnements, ses expérimentations, ses quêtes vers d'autres disciplines. Et plus qu'une

“ explication ” des phénomènes langagiers pourrait-on poser des compréhensions multiples. Quand, il critique la théorie des faces (Brown et Levinson, 1987) de façon virulente, jugeant “ naïf, simpliste ou tristement empirique ” (p.51) le passage du linguistique descriptif à l’explication Or l’on sait aussi comment cette théorie peut être riche de compréhensions quand on la croise avec les concepts de Bourdieu, par exemple, sur le rapport des forces symboliques, et donc aussi sociales, en jeu dans les rapports langagiers, quand on la replace dans une dimension subjective voire psychanalytique.

Quand il revient sur la notion de norme, à propos de celle qu’il nomme “ norme idiomatique ”. Dans les situations de communication, Gumperz parle de répertoires, c’est-à-dire *les formes linguistiques disponibles pour un individu à un moment donné*, que d’ailleurs l’on élargit souvent aux “ ressources ”, notion beaucoup moins figée qui tient compte davantage des représentations et des forces sociales voire historiques en jeu dans toute interaction. Les règles sociales qui orientent les productions langagières et construisent donc de la variation, Jean-Michel Eloy souhaite les appeler “ normes idiomatiques ”. Il y a là une certaine volonté implicite de revenir au linguistique, c’est-à-dire de cerner les contraintes proprement linguistiques qui participent de cohérences sociales. Sans doute, et si j’ai bien compris, l’auteur chercherait à modéliser peut-être les situations d’interactions par ces “ normes idiomatiques ” qui seraient des *normes de cohérence de la variété* (p.55), tâche qui me semble délicate, les contraintes sociales, imaginaires, catégorielles, subjectives étant justement trop à l’œuvre pour tirer des règles de fonctionnement.

Ainsi, Jean-Michel Eloy semble en partie, entre les lignes, refuser l’aléatoire, ce qui ne ferait pas système, ce qui serait de l’intersubjectivité, difficile par définition à saisir.

2. De la variation

Revenons sur la dimension variationniste de la sociolinguistique évoquée par Jean-Michel Eloy. Au tout début de la lecture et à partir de sa réflexion sur la variation, *Tirer les conséquences de la variation* (page 51), j’ai eu donc des doutes sur les visées sociolinguistiques que se fixait Jean-Michel Eloy. Il semble dans les premières pages de son texte définir la sociolinguistique comme essentiellement variationniste, et dans son sens, je dirais, traditionnel. Qu’est-elle alors cette sociolinguistique ? Il s’agit de se fixer des variables sociales (sexe, âge, niveau social, etc) pour mesurer la variabilité en langue. Cette sociolinguistique s’est emparé de l’étiquette *sociolinguistique* et a connu le succès que l’on sait ; elle utilise des catégories préétablies, essentialistes pour dire les variations en langue. D’une certaine façon, pour décrire la langue cette sociolinguistique repose, à mon sens, sur une vision réductrice des phénomènes sociaux, rarement appréhendés suffisamment dans leur dynamique.

Tout cela Jean-Michel Eloy le sait bien. C’est pour cette raison, et à très juste titre, qu’il pose la limite essentielle de la description et de l’explication des phénomènes langagiers en variation. Il me semble vraiment qu’à ce jour la linguistique variationniste, et telle qu’on la voit se dessiner dans les colloques, est une linguistique du ou des systèmes linguistiques ; elle cherche sans cesse à fixer les règles de la variation dans une perspective interne à la langue, prise entre des contraintes linguistiques-systémiques (de contact ou pas) et des contraintes catégorielles plus que sociales. Donc cette linguistique est très descriptive, comme l’est dans un autre domaine la linguistique conversationnelle développée en France, même si, comme le reconnaît Jean-Michel Eloy (p. 50) et comme l’appelle de ses souhaits Françoise Gadet, il existe des tentatives d’explication de la variation par une théorie du sujet.

Ainsi, pour trouver des formes d’explication de la variation, du changement, des répertoires langagiers, il faut sortir de la linguistique au sens strict, mais aussi, pour moi, de la catégorisation sociale. Jean-Michel Eloy semble dans son texte douter, comme je l’ai dit, de cette sociolinguistique qui prendrait des chemins de traverse. Oui, il faut aller vers ailleurs et

ce n'est pas là faire œuvre de trahison. La sociolinguistique n'est ni en perte d'identité, ni même en quête d'identité ; elle se doit, pour aborder le social, effectivement de sortir du linguistique, il en est de sa propre nature. Mais peut-être faudrait-il s'entendre. Dire qu'au-delà d'une linguistique variationniste systémique, il existe une sociolinguistique (de cette fameuse sociologie du langage) qui, dans les traces à la fois de l'ethnographie de la communication et de l'ethnométhodologie, explique et le changement linguistique et les processus sociaux, manifestes dans les interactions. C'est ce que développe Jean- Michel Eloy dans la suite de son texte aussi et je me sens alors dans une proximité immédiate.

3. Des phénomènes sociaux

Par la suite, son texte semble donner raison à des approches nécessairement en marge d'une sociolinguistique variationniste puisqu'elles ne cherchent pas à établir des règles récurrentes sur le fonctionnement en langue. La sociolinguistique qui m'intéresse davantage n'est donc pas celle de la description du système pris même dans ses variations, incapable qu'elle est finalement de dire les processus sociaux en cours et en transformation. Il s'agit au contraire dans cette nouvelle perspective de dire la société à travers le changement linguistique et les discours en circulation. Et cette sociolinguistique - sociologie du langage, anthropologie linguistique - est forte déjà de toutes ses explorations, notions de répertoire, d'actes d'identité, de sujet parlant, bien développées dans cet article. Elle englobe un champ très vaste qui pourrait aussi se définir comme légitime, certes hétérogène mais qui irait de l'analyse située (indexée) des interactions à l'analyse plus large des discours idéologiques en passant par la prise en compte du sujet parlant. Je voudrais toutefois insister sur deux points. La sociolinguistique (comment l'appeler ?) interactionniste sert parfaitement l'analyse des phénomènes sociaux dans l'interaction elle-même et les travaux réalisés en Amérique du Nord dans cette mouvance sont très nombreux et très féconds. Mais il me semblerait intéressant de considérer aussi une sociolinguistique des espaces discursifs, comme la nomme Monica Heller, de voir comment les discours à l'œuvre, qu'ils soient institutionnels, scientifiques ou quotidiens structurent, modifient, élaborent à la fois l'espace social mais aussi les représentations sur la langue, bref comment se forment les idéologies sociales et linguistiques et donc les pratiques langagières. En ce sens, ce que dit Jean-Michel Eloy sur la construction de nos objets (p.57), sur la construction des langues dans leur dimension sociale (p59), ou sur l'élaboration des normes linguistiques (p.62) relève de mêmes phénomènes centrés sur les espaces discursifs porteurs d'idéologie. Considérer dans nos études ces deux dimensions complémentaires, une micro-sociolinguistique des interactions et une macro-sociolinguistique des discours, en situation de contacts notamment, serait non seulement passionnant mais essentiel pour une sociolinguistique à prendre dans sa plus grande complétude. Autre point, la prise en considération du sujet parlant et de sa subjectivité est une composante nécessaire encore pour notre sociolinguistique. Comme aime à le répéter J. Authier-Revuz, pour le linguiste le langage ne va pas de soi ; les discours se construisent dans leur hétérogénéité, que l'on considère le rapport du signifié avec l'objet en discours ou le rapport du signifié avec l'interlocuteur. Non seulement prendre la parole, c'est dire l'espace social mais c'est aussi se dire comme sujet social dans une inévitable imperfection.

Pour conclure

Ainsi Jean-Michel Eloy tente de dresser le paysage possible de la sociolinguistique dans toute sa complexité. Mais j'ai eu aussi, comme j'ai essayé de le montrer, l'impression d'une tentative (inconsciente ?) parfois d'un retour à une... norme scientifique, pour asseoir notre scientificité, voire notre crédibilité. La présentation du texte même, à travers ses " thèses ", en est l'illustration.

Mais au-delà d'une recherche de l'ordre, Jean-Michel Eloy ne s'y trompe pas, il montre aussi

que l'entreprise de rationalisation nous échappe quand on tente de la bâtir. Il sait bien par exemple que “ *la construction des langues au même titre que la construction des groupes est la résultante d'actes identitaires* ” (p.59). Liée, comme il le dit, au regard porté sur le peuple et la nation, j'ajouterai aussi façonnée par les idéologies. Parce que finalement, les pratiques langagières sont constituées par tous ces locuteurs de langues, à replacer au centre de nos recherches, acteurs dans leurs dimensions psychologiques et socio-politiques, parce *qu'il n'y a pas que le linguiste qui réfléchit*. (p.55). Il redonne aussi leur juste place aux représentations *non en tant qu'elles “ accompagnent ” le fait linguistique, mais en tant qu'elles y sont déterminantes* (p.55). Et il montre finalement que la langue ne peut fondamentalement se passer du social. Et en fin de texte encore, Jean-Michel Eloy, dans un questionnement touchant remet en question le travail ordonné parce que (évidemment) *les données résistent*, que ce soit comme on le vit, confrontés que nous sommes à nos corpus, dans l'oral spontané, les situations de continuum, les besoins communicatifs (p.60). Alors peut-on décrire encore et quoi ?

Ainsi, entre réticences et volonté de lâcher la bride de notre discipline, ce texte montre à quel point la sociolinguistique que prône Jean-Michel Eloy avance au gré de ses désirs contradictoires pour trouver une force ordonnée qu'elle recherche tout en voulant s'en émanciper.